

Chanteurs en Eglise : un engagement humain et pastoral

Laurent Grzybowski

« Qu'est-ce que j'ai dans ma p'tite tête à rêver comme ça le soir ?... » Nous sommes à la fin des années 1950. Le père Aimé Duval (1918-1984), un jésuite ensoutané, prend une guitare et compose quelques chansons qui vont très vite connaître un immense succès populaire. Au point de remplir de nombreuses salles de concert un peu partout en France, en Europe et dans le monde. Pour mesurer sa popularité, il suffit de rappeler qu'il a donné quelque 3 000 concerts dans 44 pays, attirant les foules à Berlin (30 000 personnes), à Londres, au Brésil ou aux Etats-Unis. Jusque dans les pays derrière le rideau de fer, comme on disait à l'époque. A Paris, il se produit au Palais de Chaillot ou encore à l'Olympia en 1964, d'où sera tiré un disque live, vendu à des centaines de milliers d'exemplaires. On se presse à ses concerts où, seul sur scène avec sa guitare, il dialogue avec le public, avec ferveur.

Dès son premier 45 tours (« Seigneur, mon ami »), ce jésuite poète, missionnaire auprès des jeunes, impose son style épuré, sa sincérité et son sourire. Le guitariste et l'ami des humbles ne se présente pas d'abord comme un prédicateur, mais comme celui qui parle à d'autres humains de ce qui les touche. Il enregistrera au total quatorze albums en plusieurs langues. Homme de culture, il passe souvent à la télévision. Il rend témoignage de sa foi, mais ne se veut pas « prosélyte ». Lors d'une des nombreuses émissions télévisées auxquelles il participe, il dit chanter, non pour des assemblées chrétiennes, mais pour « les types de la rue, les types qui en ont marre, les types qui ne dorment pas, les types qui ont quitté leur femme, etc. »

Dans la grande lignée des chansonniers, des chanteurs à texte, le père Duval porte une grande attention aux mélodies et à leur capacité de mémorisation. Il se défend d'être l'interprète de chansons à sujets religieux, parce qu'il traite des problèmes du quotidien. Il dira plutôt que ses chansons sont « des chansons sérieuses, toujours ». Sans être religieuses, elles sont profondément évangéliques. Une révolution dans l'Eglise catholique et dans la société ! On chante la foi, l'espérance et l'amour avec les mots de tous les jours, avec le souci de rejoindre le tout-venant, en dehors des lieux de culte. Avec le père Duval, on partage une expérience spirituelle avec humour et poésie. La prière trouve une expression nouvelle hors du rite liturgique. Et, grâce à lui, l'Eglise offre aux jeunes générations des rendez-vous joyeux !

Depuis, des prêtres, des religieux et des laïcs ont poursuivi l'aventure, autrement. A partir des années 1970, il y eut Noël Colombier, Raymond Fau, Jean-Claude Gianadda, puis Jean-Pierre Bonsirven, les frères Pradelles, Pierre-Michel Gambarelli et tant d'autres qui ont repris le flambeau jusqu'à aujourd'hui. Rares sont ceux qui retiennent l'attention des radios ou des télévisions. Pourtant, la plupart sont capables de remplir les églises ou les salles de spectacle. Héritiers spirituels du père Duval, ces artistes aux sensibilités très différentes et aux styles très éclectiques (folk, jazz, blues, rock, pop...) s'appellent aujourd'hui les *Chanteurs en Eglise* (1). Ils sont une vingtaine. Leur objectif ? Témoigner de leur foi en Dieu et en l'Homme par le chant et par la musique. Leur mode d'expression ? La chanson à texte. Ils n'attendent ni le soutien ni les dictats des grandes maisons de disques ou autres sociétés de spectacle pour trouver une audience. Ils se déplacent à l'invitation des paroisses, des services de pastorale (jeunes, étudiants, santé, tourisme...), des diocèses ou des mouvements pour une fête ou pour un rassemblement. Ils animent toutes sortes de rencontres festives et vont aussi porter un témoignage dans les établissements scolaires catholiques (primaire, collèges ou lycées) qui les invitent.

Il est de bon ton, parfois, dans certains milieux chrétiens, de juger de haut ces artistes au cachet modeste qui n'ont d'autres prétentions que de porter loin la Parole de Dieu. Ce ne sont

ni des « stars » ni des « marchands du temple ». Ils agissent comme les serviteurs d'une Parole qui les fait vivre et qui, avec l'actualité de ce monde, reste leur principale source d'inspiration. Quand ils interviennent en paroisse, certains font appel aux chorales ou aux instrumentistes du lieu. Faut-il parler de « concert », de « veillée » ou de « soirée de louange »? Peu importe. Les styles sont très différents, mais l'esprit est toujours le même : leur démarche est plus pastorale que culturelle, plus conviviale que « show-biz ». Ils ne cherchent pas à se produire, mais à témoigner de ce qui les habite. Ils proposent avant tout une expérience : découvrir le bonheur de chanter ensemble, tous âges confondus. D'ailleurs, ils ne chantent pas « pour », mais « avec » un public. Leur dynamisme est contagieux. Avec leurs talents de musicien et d'interprète, ils accomplissent un véritable ministère, au service des communautés chrétiennes qu'ils contribuent à « réveiller ».

Depuis vingt ans, ces chanteurs se réunissent chaque année, le temps d'un week-end, pour une rencontre et un partage priant et convivial. Le slogan qui les rassemble ? « Chanter, danser, jouer l'Evangile : un art, une profession, un témoignage. » Ensemble, parce qu'ils se connaissent bien, ils cherchent à relier les trois dimensions qui constituent leur activité : la dimension artistique, avec le travail de création et d'expression qui est le leur ; la démarche professionnelle, qui implique une rémunération et les oblige à de vraies exigences ; le témoignage, enfin, parce que le métier qu'ils accomplissent est aussi un engagement personnel. Passionnés par l'Evangile, ils sont convaincus que le chant et la musique sont des moyens privilégiés de faire découvrir la beauté et la force du message chrétien à nos contemporains. C'est là que leur activité prend tout son sens.

Certains d'entre eux aussi, mais pas tous, écrivent et composent pour la liturgie. Ils savent que ces chants répondent à d'autres critères (détaillés un peu plus loin dans ce document). Le répertoire qu'ils utilisent n'est donc plus forcément le même. Lorsqu'ils animent des célébrations sacramentelles, ce qui est très fréquent, ils savent bien qu'ils ne sont plus « face » à un public. Ils concélébrant « avec » le peuple chrétien rassemblé et conduisent, du moins pour la partie chants, la prière de l'assemblée. Une assemblée dont ils sont partie prenante. Il n'est donc plus question de « veillée » ou de « concert », mais de prière commune. Cela les oblige à se positionner différemment et, d'une certaine manière, à s'effacer, tant dans l'esprit et dans leur manière d'être que dans leur posture physique. Ils ne sont plus au centre du chœur, mais sur le côté. Ils ne cherchent plus à attirer les regards, mais incitent chacun à se tourner vers les deux tables, celle de la Parole et celle de l'eucharistie, et à se tourner vers Dieu lui-même. Ils n'interprètent plus des chansons, mais sont au service d'une voix commune. Ils ne sont plus rivés à leur micro, mais veulent permettre à l'assemblée d'exister pleinement par la ferveur de son chant.

« Quand on écrira l'histoire religieuse de ce siècle, je ne serai pas surpris que l'on mette les *Chanteurs en Eglise* en bonne place », écrivait Mgr Jacques Noyer, alors évêque d'Amiens, lors d'un festival de musique organisé dans son diocèse pour le Jubilé 2000. « Le Concile et la réforme liturgique, l'exégèse et les mouvements apostoliques ont remodelé le visage de l'Eglise. Mais qui a pu faire sortir Dieu des églises forteresses, sinon ces nouveaux baladins ! Qui a pu changer le rythme de nos liturgies et proposer un nouveau répertoire de chants, sinon ces créateurs à la foi entraînante et communicative ! Qui a osé introduire la danse et les gestes, les images et les questions dans des assemblées formelles ou habituées, au point que l'amitié est devenue une réalité sensible et l'espérance une émotion concrète ! » Qui, sinon ces *chanteurs en Eglise* qui continuent, semaine après semaine, à sillonner les routes de France et d'ailleurs. Non pas seulement pour faire entendre leur voix, mais pour faire retentir, sans agressivité et sans prosélytisme, le cri de la Bonne Nouvelle. Et mettre en pratique ces

derniers versets du psaume 150 : « Louez-le en sonnant du cor, louez-le sur la harpe et la cithare. Louez-le par les cordes et les flûtes, louez-le par la danse et le tambour ! Louez-le par les cymbales sonores, louez-le par les cymbales triomphantes ! Et que tout être vivant chante louange au Seigneur ! »

(1) On peut citer parmi eux : Brigitte et Jean-Paul Artaud, Hubert Bourel, Gaëtan de Courrèges, Marcel Dazin, Camille Devillers, Hugues Fantino, John Featherstone, Gilbert Gafah, Steeve Gernez, Georges Goudet, Laurent Grzybowski, Jean Humenry, Cécile et Jean-Noël Klinguer, Sandrine Kohlmann, Mannick, Dominique et Christophe Morandau, Raoul Mutin, Patrick Richard, Danielle Sciaky, Grégory Turpin ou Marie-Louise Valentin.